

## Prose

### Aharon Amir

---

Volume 14, numéro 4-5 (82-83), 1972

Littérature d'Israël

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60217ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

#### Éditeur(s)

Collectif Liberté

#### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

#### Citer cet article

Amir, A. (1972). Prose. *Liberté*, 14(4-5), 6–17.

## Prose

Aharon Amir est l'éditeur de la revue littéraire *Kesbeth* et le directeur littéraire des Editions *Am Hasefer*. Poète, romancier, traducteur, il a publié deux volumes de vers, un recueil de nouvelles et un roman : *Velo Tebi Lamaveth Memchala* (« Que le Règne de la Mort ne soit pas ! »), traduit en français sous le titre : « Les Soldats du Matin » (Ed. du Seuil).

L'écrivain ouvrit les yeux. A côté de lui, dans un lit double, son fils aîné, âgé de six ans, était couché sur le dos.

« Papa ! » dit-il avec véhémence.

Il faisait déjà jour, mais comme les volets étaient fermés un peu de nuit régnait encore dans la chambre.

« Oui, mon enfant », répondit l'écrivain d'une voix terne. Il repoussa la couverture dont il avait dû se couvrir à l'aube machinalement. Il songea : Je n'aurais pas dû rentrer si tard la nuit dernière. Il m'est difficile d'ouvrir les yeux. J'aurais volontiers dormi encore un peu, une demi-heure, une heure... « As-tu déjà mangé, mon enfant ? »

Le garçon ouvrit tout grands ses yeux en forme d'amandes, ce qui était sa façon habituelle de dire « oui ». Il faut se lever, se dit l'écrivain. Le temps que je me rase, que j'arrive au bureau... Vaudrait mieux, peut-être, que je ne me rase pas maintenant, mais l'après-midi... « Qu'as-tu mangé, une omelette ? »

La réponse lui parvint comme à travers une épaisse cloison de verre. L'écrivain se rendormit sans s'en rendre compte, sans qu'il le sentît. Quand il se réveilla pour la seconde fois, sa femme et ses deux enfants, le grand et un autre, plus petit, étaient dans la chambre. « Nous sortons », dit la femme.

« Oui », fit l'écrivain, encore tout somnolent ; il jeta un coup d'oeil sur sa montre qu'il avait placée sous l'oreiller. Il était 8 h. 20 !

« Nous descendons, nous allons partir à bicyclette », dit le plus petit, tout excité. « Papa, nous allons nous promener », confirma le plus grand. « Nous allons nous promener, papa, et nous avons besoin de quelques livres », ajouta la femme. « Je voudrait acheter plusieurs choses ».

En pyjama, pieds nus, l'écrivain sortit du lit, entra dans le living-room, s'approcha d'une armoire, retira quelques billets de banque d'un portefeuille et les donna à sa femme. Quelques instants plus tard, demeuré seul, il se demanda s'il avait encore envie de dormir, mais il se répondit qu'il était déjà bien réveillé et tout prêt à faire face au jour nouveau. Il poussa les volets de la chambre à coucher, resta debout un moment devant la fenêtre, ébloui par le flot de clarté qui envahit la chambre donnant sur une rue animée, bruyante, aux grands immeubles clairs. Il se dit qu'il faudrait téléphoner au bureau pour annoncer qu'il serait un peu en retard et pour demander au garçon de courses de faire quelques commissions. Non, il ne se rasera pas maintenant. Il ne mangera rien. Cela prendrait trop de temps et le temps est précieux... Il prendra son café au bureau et il commandera un petit pain... Il se rappela qu'il avait promis d'écrire un conte.

« Peut-être l'écrirai-je aujourd'hui », se dit-il.

Le recueil consacré à la mémoire de son vieux maître est déjà à l'imprimerie (avec un an de retard). L'écrivain avait formellement promis d'y collaborer, dès qu'il en avait été question. Mais, étant un homme très occupé, occupé à toutes sortes de choses, sauf à écrire, il demanda qu'on lui permît de ne remettre son manuscrit à l'imprimerie que lorsque celle-ci serait sur le point de commencer son travail. La date fixée était arrivée et il espérait toujours que demain, demain il serait moins harcelé, qu'il pourrait rompre le cercle vicieux,

qu'il pourrait se rendre libre et écrire. Il s'avisa qu'après tout, il a bien fait de se lever si tard, cela lui permet de décider qu'aujourd'hui même il pourrait se libérer de sa tâche quotidienne, voler un peu de son temps pour rédiger le conte. « Aujourd'hui, je l'écrirai enfin », se dit-il.

Il était de bonne humeur au moment où il se rase. Et quand, un peu plus tard, il se regarda dans la glace, il vit ses joues lisses et ses cheveux bien peignés et il lui sembla qu'il était plus jeune que jamais. Il se servit un petit déjeuner substantiel, en commençant par une grosse pêche juteuse ; il but avec plaisir son café et termina le repas par une pomme aigrette mais fraîche. « Aujourd'hui, je l'écrirai, enfin », pensa-t-il gaiement. Il vit dans cette décision une sorte de confiance en lui-même, une confirmation de sa force créatrice. Voilà sept ans que son unique roman a paru et, depuis, il n'a presque rien produit, rien publié, rien écrit. Son premier roman n'avait pas été particulièrement remarqué et même le modeste recueil de contes pour enfants, qui l'avait précédé, n'avait fait aucune impression. Pendant toutes ces années-là, l'écrivain avait été occupé par toutes sortes de tâches absorbantes, par les écrits des autres, et il savait très bien qu'à force de s'occuper de littérature, il avait cessé d'être un littérateur, même dans la faible mesure où il se croyait en droit de se considérer comme tel. Si on continuait à le traiter d'écrivain, c'était pour le désigner d'une manière plus définie. Cependant, il avait la ferme conviction, basée en partie sur des faits et des expériences passés, que, s'il le voulait, il n'aurait qu'à ouvrir le robinet, comme ça, machinalement, pour que tout se mette à jaillir et à couler. Ni l'indigence de sa production, ni la piètre opinion de ceux qui, dans le public, lisent et comprennent, pourraient ôter de son cœur la foi en son « pouvoir », sa conviction de posséder une capacité spécifique enfouie dans son être.

« Aujourd'hui je n'irai pas au bureau, je téléphonerai pour le leur dire. Je resterai à la maison et je l'écrirai, mon conte, aujourd'hui même ! » Voilà ce qu'il se promit une fois de plus. Le premier vers d'un poème qu'il aimait depuis longtemps, un poème de Tchernikhovsky, s'accrocha au bout de sa langue : « En ce jour — aujourd'hui — naîtra un poème !

« Poème ou prose — aucune différence, au fond. L'essentiel réside dans le mot « naîtra ». Il était 9 h. 30.

Il fut prêt à sortir, oui, mais en réalité, il était *obligé* de sortir. Depuis longtemps déjà, il avait pris l'habitude — au début par la force des choses et puis par goût et par habitude — d'écrire hors de son domicile. Tous ses travaux littéraires, sauf ceux qui lui semblaient être par trop techniques, il les avait faits dans des lieux publics, principalement dans des cafés. Il pouvait se souvenir d'environ une douzaine et demie de cafés, dans les quatre ou cinq villes de son pays et de l'étranger, où des poèmes, des contes et certains articles étaient sortis de sa plume. Il n'avait donc pas besoin d'une résolution spéciale pour diriger ses pas vers un café.

Il alla à sa table de travail pour y prendre des feuilles de papier à écrire, mais il constata qu'il n'y en avait point. Cela ne le dérangerait pas outre mesure, mais l'incita à vérifier son stylo à bille. Ayant constaté que celui-ci fonctionnait bien, il descendit les marches de l'escalier d'un pas assuré et, une fois dehors, il se dirigea vers la station d'autobus la plus proche. Il était évident qu'il irait tout d'abord au bureau. Pour deux ou trois minutes seulement. Quelques détails indispensables à régler. Par la même occasion, il prendrait du papier, une quantité de papier suffisante.

L'autobus ne tarda pas à arriver. Les gens qui étaient là attendaient sans doute un autre numéro et ils continuèrent d'attendre. Il monta d'un pied léger dans l'autobus, qui n'était pas trop bondé. A la station suivante, une place assise devint libre, précisément du côté droit, où le soleil ne tape pas trop fort aux heures matinales. Il s'assit et constata que les rues étaient belles, que la chaleur et l'humidité étaient moins fortes que d'habitude en cette fin d'été, que les gens étaient vêtus avec moins de négligence et que les enfants qui se rendaient au bord de la mer faisaient moins de tapage que de coutume. « Ils sont sans doute plus sages, parce que les études reprennent après-demain », songea-t-il en souriant. Après-demain son grand garçon ira à l'école pour la première fois ; il lui avait promis de lui acheter un cartable et il ne l'avait pas encore fait.

Il se raidit aussitôt contre cet embryon de remords : « Demain, demain, nous irons l'acheter ensemble ». Il aperçut devant lui un tas de gousses d'eucalyptus et ses narines captèrent une forte odeur de fruits de sycomores gonflés, trempés, criblés de dards de guêpes. Il se souvint du jour où il entra en cinquième au lycée, « il y a bien vingt-cinq ans, oui, vingt-cinq ans... ». Quand le professeur (celui-là même à la mémoire de qui doit être publié ce recueil pour lequel il écrira aujourd'hui le conte promis) entra en classe pour la première fois, on vit un homme court, portant lunettes et moustaches, un être enthousiaste, plein de sens critique, de candeur, de malice, d'affabilité et de tendresse. Et cette joie de vivre qui l'animait ! Rétrospectivement, après tant d'années passées, l'écrivain trouva sa dernière formule fort réussie et même suffisamment élogieuse.

« Vingt-cinq ans », songea-t-il. Il descendit de l'autobus et se dirigea vers le premier marchand de journaux qui était sur son chemin. Il faut tout de même savoir ce qui se passe autour de soi... Mais en raison de l'heure tardive, le journal qu'il était habitué à lire était déjà épuisé. Il traversa la rue et, sur le trottoir d'en face, il vit un kiosque où il obtint ce qu'il voulait. Et maintenant le voilà qui avançait à pas lents, tout en jetant un coup d'oeil rapide sur les titres. Il tourna à gauche, prit la rue où était son bureau. De loin, il remarqua que les volets étaient encore baissés à demi, à cause du soleil. Il souhaita le bonjour à ses collègues, donna à la dactylo plusieurs choses à taper, chargea le garçon de courses de quelques commissions qui eussent dû être faites la veille et demanda des feuilles de papier, beaucoup... Il les mit dans sa serviette à côté du journal et annonça qu'il allait sortir et qu'il ne reviendrait pas de la journée. Au moment où il fut sur le point de s'en aller, le téléphone retentit. On le demandait à l'appareil. Il entendit au bout du fil la voix de quelqu'un qui parlait un anglais très britannique... L'écrivain se souvint alors qu'il devait, ce jour-là même, avoir un entretien avec le représentant d'une agence littéraire anglaise, qui devait rentrer à Londres le lendemain à la première heure. Il faut absolument qu'ils s'entretiennent avant qu'il ne reparte. Peut-être le soir même, si possible. Ils pourraient même passer la soirée

ensemble. Pourquoi pas ? Sa femme en serait ravie. Pourquoi pas ? « Disons, ce soir à 8 heures. Bien, très bien, excellent ! Au revoir donc, à ce soir, chez nous. Vous vous rappelez l'adresse ? Chalom ! »

Le temps qu'il s'était promis de consacrer à la rédaction de son récit — du matin à la nuit, et peut-être même jusqu'aux premières lueurs de l'aube — semblait se rétrécir considérablement. Au fond de son cœur quelque chose lui disait que ce n'était pas la peine de commencer, étant donné que la chose était impossible, qu'elle ne se ferait pas, qu'il n'y arriverait jamais. Mais aussitôt il réagit, se disant qu'elle serait, qu'il fallait absolument qu'elle se fit. Il prit sa serviette, lança un chalom distrait au bureau et dirigea ses pas vers le marchand de tabac de la rue principale. Dans sa blague à tabac, il n'y avait que des bribes, même pas assez pour bourrer une pipe. Cela pourrait avoir pour effet de couper le fil de la pensée et il ne fallait pas risquer d'abrégé encore un temps déjà suffisamment entamé. « Bonjour, Monsieur Binstock ! un paquet de mon mélange comme d'habitude. Et une boîte d'allumettes... Quoi encore ? Ah, oui ! Donnez-moi aussi de quoi nettoyer la pipe, s'il vout plaît. Que dites-vous, Monsieur Binstock ? Ah, oui... la douane. Moi non plus, je ne serais pas étonné d'apprendre qu'ils vont augmenter la taxe sur le tabac, puisqu'on est après les élections. Merci bien ! Chalom, Monsieur Binstock, chalom à vous ! »

Voilà... il commence à faire chaud, mais pas comme hier et avant-hier. Et maintenant, la chose essentielle : le café. S'asseoir à cette heure-ci au « Faïence », il n'en est pas question. Une étuve simplement. Il faudrait plutôt un endroit situé plus près de la mer, moins fréquenté, moins bruyant. Le « Monica » est certainement plein de femmes en train de papoter. Au « Hohith », il y a maintenant plus qu'assez d'hommes d'affaires. Des poids lourds... Ne reste donc pas planté là, au milieu de la rue, à réfléchir. Tu avais tout le temps de penser à cela avant. Le mieux serait peut-être de sauter dans un autobus et d'aller trois quatre stations plus loin, plus près de la mer où il te sera plus loisible de te décider. Le voici, grouille-toi, bondis et ne le manque pas ! Bravo ! A partir de maintenant toute minute gagnée est une ligne d'écrite. Ha, ha !... Tu

as reçu un coup à la cheville ? Ne dis rien, retiens-toi, ne te mets pas à discuter à présent ! Le maladroit s'est excusé et cela devrait te suffire... Souris ! Tu n'as vraiment pas le temps de n'être pas un homme bien élevé... La sueur épargne le sang et la politesse fait gagner du temps... Le pauvre ne sait même pas l'hébreu... Montre-toi aimable envers un touriste... Assez, tu peux déjà descendre. Tire le cordon de la sonnette. Ne compte pas sur les autres ; personne ne le fera pour toi ! Et maintenant — à gauche en direction de la mer.

Ce n'est pas souvent que tu as l'occasion de te trouver là aux heures de la matinée. Voici le café « Tirtsah » bondé, comme toujours, l'été, avant midi. De toute façon, les tables sont trop petites. Terrible, cette exiguïté des cafés ! Les tables, dont la dimension est celle d'une tête d'épingle, font tout ce qu'elles peuvent pour vous empêcher de vous sentir à l'aise. Sans importance. Nous n'y entrerons pas maintenant. L'hôtel « Chafir », un petit hôtel, une sorte de pension de famille, dirait-on. Peut-être serait-il bon d'y prendre une chambre pour un jour. Quelle idée ! Pourquoi pas ? S'enfermer dans une chambre tout un jour et toute une nuit. Seul, sans téléphone... S'en aller le matin, payer, et savoir que ça y est, que tout est écrit, couché, coulé, achevé, qu'il n'y a plus qu'à revoir le texte, le corriger, le polir un peu, et le lendemain porter le tout, fin prêt, à l'imprimerie. Assez, laisse ça maintenant ! Peut-être ferais-je mieux d'entrer en face, là où était le café Strauss au bon vieux temps où l'ordre ne régnait pas encore dans le pays... A l'heure du thé, on y faisait de la musique ; le soir on y dansait aux sons d'un orchestre et les samedis soirs, il y avait même des attractions. Aujourd'hui, dit-on, c'est plus sérieux, plus convenable, plus cultivé — c'est une sorte de refuge pour intellectuels, une sorte de club où le service se fait cordialement et où les prix sont vraiment populaires... Excellente idée. C'est certainement l'endroit qui te convient.

Quand l'écrivain pénétra dans le club « Hakol-Bakol » (anciennement : « Strauss »), il s'attendait à y trouver la fraîcheur de l'air conditionné. Il avait pensé qu'un tel endroit se devait d'être pourvu d'air conditionné. C'était le cas en effet, mais l'appareil ne fonctionnait pas à cette heure-là, soit

par mesure d'économie, soit parce qu'il y avait trop peu de monde. En outre, toutes les fenêtres étaient fermées. En dépit du piano debout, solitaire, dans le coin d'une estrade, des aquarelles encadrées qui ornaient les cloisons, des tables orphelines poussées contre les murs et des quatre ou cinq consommateurs qui étaient assis, feuilletant des journaux, en dépit de tout cela, le vide de la salle immense, plus opprimant que l'ennui le plus palpable, le plus fondamental, le plus pasteurisé, le plus raffiné, le plus stérilisé, le plus glacé. Voyant cela, il sentit son cœur chavirer, mais il ne se découragea pas. Il se dirigea tout droit vers l'une des grandes fenêtres à coulisses et tout comme s'il se fût trouvé chez lui, il l'ouvrit, aspira un long moment une bonne bouffée d'air venant de la mer.

Il prit place dans un fauteuil, près de la table la plus proche de la fenêtre. En face de lui était assis un vieillard qui semblait être fait tout entier de pièces. Il lisait un livre ; il le lisait lentement, posément ; enlevant ses lunettes, il fixa un instant sur notre écrivain un regard étonné, scrutateur. Il fronça les sourcils, ce qui signifiait que cet oiseau-là lui était parfaitement inconnu. L'écrivain sortit le journal de sa serviette et se mit à le lire. Il ne le fit ni avec beaucoup d'attention ni non plus d'une façon distraite. Quand on est en train de rédiger, il faut que l'esprit soit entièrement occupé par ce que l'on écrit, et c'est pourquoi il convient tout d'abord de se débarrasser de tous les besoins susceptibles de déranger votre plume, tandis qu'elle court sur le papier, remplissant des pages à jets continus. Il valait donc mieux absorber tout de suite les nouvelles du pays et du monde, les grandes et les petites, avant d'ingurgiter la boisson qui allait lui être servie. Etrange ! personne ne vient demander ce qu'il veut boire. De la cuisine émanent des odeurs de mets en train de cuire. Le vent de la mer est agréable, suave, mais les odeurs de la cuisine sont plus fortes. Quand à l'ennui, il est plus fort que le vent. Berlin. Diable ! quelle sera la fin de cette histoire ? Un instant l'écrivain se laissa distraire par la douce pensée que c'était peut-être le dernier été de la vie, non seulement de sa vie à lui et de celle de sa famille, mais de la vie de tous les hommes. S'il devait en être ainsi, on pourrait en déduire que son maître bien-aimé — que le paradis lui soit doux ! — n'a

perdu tout au plus que deux années de son existence sur la terre ; on pourrait même dire qu'après tout, il eut une mort plus belle que celle qui nous attend tous dans quelques semaines ou dans quelques mois. A l'une des tables, je vois un verre contenant une boisson. C'est signe que l'on sert. Il se peut qu'à cette heure-ci, ils ne croient pas devoir se déranger trop souvent pour aller voir ce qui se passe dans la salle et qu'ils n'y viennent que toutes les demi-heures. Ce n'est pas que j'ai soif. Je ne m'attends même pas à trouver ici quelque chose de particulièrement délicieux à boire. Ce n'est pas encore l'heure de manger, et sans doute n'y a-t-il encore rien de prêt dans la cuisine. Les votes des soldats n'ont pas du tout modifié le résultat final des élections. Mais l'affaire de Berlin... C'est agaçant, j'ai le dos tourné à la mer et mon front est tout humide de sueur... Personne ne songe à servir... L'enfant qui figure sur la grande affiche de la nouvelle marque d'essence ressemble beaucoup à notre petit... S'il n'apporte rien à boire, je m'en irai. Qu'est-ce qu'ils s'imaginent donc ? Au diable ! J'ai soif. Qu'ils aillent à tous les diables ! On transpire et j'ai l'impression que je ne ferai rien de bon ici. Je n'ai pas besoin que l'on me fasse de la musique pour écrire un peu de prose, c'est entendu, mais l'endroit manque vraiment d'atmosphère...

L'atmosphère... c'est chose délicate, pensa l'écrivain, après qu'il se fût levé pour s'en aller, surtout quand vous n'avez pas l'habitude d'écrire et que vous avez besoin — comment définir cela ? — d'une « atmosphère spéciale ».

Ah, que c'est bon, la mer ! L'été est passé et je ne m'y suis pas baigné. Pourquoi ?... La Promenade. Combien d'années ne suis-je pas venu ici un matin de semaine ? Maintenant tout va recommencer avec les enfants. Les enfants, c'est notre deuxième jeunesse... Où aller à présent ? Chez Stiglitz ? Non, vraiment trop triste. Asseyons-nous plutôt dans un endroit où nous ne sommes jamais venus. Comment que ça s'appelle ici ? « Rococo ? » Le soir, c'est une sorte de boîte, semble-t-il, et le jour c'est un peu trop quelconque. Quelle importance ? Assieds-toi déjà, car si tu ne commences pas à écrire maintenant, tu pourras dire adieu à toute cette entreprise. Et si tu lui dis adieu cette fois...

« Pour moi ? Quoi pour moi ? Ah, oui ! un jus de pamplemousse, s'il vous plaît ».

Oui, que se passera-t-il si, cette fois ?...

Pour commencer, tu auras manqué à la promesse, tu auras rompu un vœu, presque.

Je trouve que ce sont là des expressions un peu trop fortes.

Possible, mais elles t'atteignent... Le recueil qui doit paraître sera dédié à la mémoire d'un homme qui, pendant deux ou trois ans, fut pour toi plus qu'un maître et un éducateur. Et si c'est toi, justement toi, qui fais défaut, il y aurait là quelque chose de... Si tu voulais bien y réfléchir, tu te rendrais compte que le défunt pourrait même, si tu te mettais à écrire, t'apporter une contribution de plus, une contribution posthume en quelque sorte... Bien. Une minute.

Je voudrais déjà te voir déposer sur la table quelques feuilles de papier et commencer à les remplir, enfin !

Parfait, parfait... surtout ne nous énervons pas ! voilà, voilà. Mais, au fait, quelle heure est-il ? 12 h. 40, déjà !

Si je commence maintenant, il n'y a pas la moindre chance que je finisse aujourd'hui, puisque je ne me suis donné qu'un seul jour. Un seul jour pour commencer et finir.

Mais, Monsieur, je voudrais vous voir commencer ! Ne parlons pas, pour l'instant, de finir. La fin viendra d'elle-même.

Bien, mon ami. Pourquoi t'énerves-tu, pourquoi ? Voilà, on commence. Mais... As-tu déjà le titre ? Ton titre est-il prêt ? Oui... le nom... Tous les contes et tous les poèmes ont des noms. Oui, c'est juste, et c'est pourquoi il faut commencer par le titre. C'est évident. Donc, la première chose que je vais faire... tracer le titre là, sur la page blanche. Un titre ! Tu en as un ? Il se mit en devoir de bourrer sa pipe.

Le feu du briquet à gaz enflamma rapidement le tabac noir et mielleux. Sans le faire exprès, l'écrivain aspira la fumée un peu plus fort que de coutume. Une quinte de toux s'ensuivit qui fit trembler tout le haut de son corps et humecta ses yeux. Il prit un mouchoir dans sa poche et le passa sur ses yeux et sur ses lèvres. Après quoi, il déposa son tsylo à bille sur le papier qu'il avait mis sur la nappe râpée et lui-

sante, recouvrant la petite table rachitique, afin d'être prêt à inscrire en haut de la première page le titre du conte. Dès... mais dès qu'il l'aura trouvé !...

En attendant, il se mit à regarder du côté de la Promenade et vit la toiture de la cabane de sauvetage et les crêtes écumantes des vagues roulant doucement sur les sables de la plage. Il observa les baigneurs émergeant de l'eau et les promeneurs débraillés et les barques. Ils passaient déjà là, aux mêmes heures, il y a vingt, vingt-cinq ou trente ans. Fort consolante, pensa-t-il, cette continuité des phénomènes, mais aussitôt, il fut saisi de panique à l'idée que le temps qu'il a vécu sur la terre dépassait déjà celui qui lui reste encore à vivre sous le soleil — même sans tenir compte d'une possibilité radicale genre « Berlin »... Son regard se posa sur une jeune beauté qui se promenait avec son chien, une bête de race aux formes bien taillées, haut sur pattes, qui avançait pesamment en tirant sur sa laisse, entraînant sa maîtresse pour descendre les marches conduisant à la plage. La jeune fille était vêtue d'un léger costume de bain, pantalons courts et rouges. Elle portait des lunettes de soleil, une serviette sous l'aisselle. Ses fins cheveux châains lui tombaient sur les épaules. Elle pouvait bien avoir seize ans. Mince, pas très grande, hâlée, couleur café au lait, elle avançait à pas menus, en sautillant.

Il eut soudain la sensation de tenir une fleur entre ses doigts. Elle lui rappela une jeune fille de seize ans, qu'il avait connue, il y a bien des années et qui ne ressemblait aucunement à celle qui venait de passer. Soudain une vague de souvenirs monta dans sa pensée. Il commença à revoir des choses : la baraque des jeunes de « Zabulon », au nord de la « maison rouge », devenue jaune depuis ; le plancher de la salle de tir et le silence troublé par les détonations ; les marchands de maïs, d'esquimaux, de glaces ; le cimetière musulman situé en haut d'un talus avec ses tombes d'une blancheur éclatante ; le parfum de cette jeune fille, là-bas, dans la nuit, sous un ciel étoilé, imposant, majestueux, parmi le sable et les roseaux ; les bruits de la terre et le tumulte des flots, les rochers et les vagues, la poussière du sol et le sel de la mer.

Il ne savait pourquoi ces visions, ces senteurs et ces voix lui revenaient à la mémoire et en quoi tout cela pourrait

l'aider à écrire son conte ou tout au moins à en trouver le titre. Il savait déjà qu'il n'écrirait rien, ni conte ni quoi que ce soit. Il continua de regarder devant lui, attendant patiemment que le soleil, qui avançait à pas de chat, se rapprochât de la place où il était assis et qui se trouvait encore dans l'ombre. Il absorba la musique grecque ensoleillée, qui s'échappait du haut-parleur d'un café voisin, le tumulte gigantesque de la mer, de ses étendues bleues, qui, de plus en plus, tournaient au vert.

Il savait que ses sens étaient ouverts, prêts à absorber, qu'ils étaient aiguisés comme ils ne l'ont pas été depuis longtemps et un sentiment de certitude, puissant et libérateur, le pénétra ; le sentiment, que, dans ces quelques moments, il était devenu plus écrivain que jamais, beaucoup plus que dans certaines périodes rares et courtes de sa vie, où il écrivait assidûment et sérieusement. Il était déjà sûr qu'aucune chose réelle ne sortirait de sa plume, et dans son for intérieur réconcilié avec cette idée. Il se sentit capable de renoncer à écrire jusqu'à la fin de ses jours, si seulement il pouvait prolonger ce sentiment en face de la création en ce qu'elle a de grand, en face de l'univers en ce qu'il a de prodigieux, en face de la vie qui passe — le sentiment que tout cela coulait en lui, se répandait de lui, et que lui-même avait disparu avec le courant, avec tout ce qui est broyé, pilé, écrasé, réduit en fine, très fine poussière et qu'il était revenu à la vie.

Et lorsque, d'une main sûre, il écrivit en tête de la page le mot « Prose », il était déjà tout entier inondé de soleil.

AHARON AMIR